

## 8. Caisson de décompression

Je l'avais pourtant toujours entendu jurer qu'il ne foutrait jamais ne serait-ce qu'un orteil dans les eaux ténébreuses et glaciales de ce foutu lac !

Et ce n'est pas la tragédie qui avait vu la noyade d'une vingtaine des pauvres passagers du bateau promenade, il y avait quelques cinquante ans, qui l'aurait incité à revenir sur ce serment. Les malheureux avaient péri corps et bien lorsque l'embarcation avait tournoyé sur elle-même comme une grume, emportant ses passagers par le fond.

Le fond ! Parlons-en du fond ! Quelqu'un l'a-t-il seulement vu, ou entraperçu à l'extrémité d'un rayon de soleil, ou tâté de son ancre au bout d'une très longue corde ? Je ne peux que je n'imagine ces malheureuses flottaisons blêmes et ravie, comme dit l'autre, descendant lentement, encore et toujours, dans une nuit mortelle.

Il avait juré de ne pas y tremper un doigt de pieds et le voilà assis sur le rebord du ponton, ses bouteilles sur le dos, les palmes aux pieds, l'embout du détendeur dans la bouche, ce qui lui évite de se briser les dents tant il claque de froid, alors qu'une aigre bise du nord vient poncer les eaux d'ardoise qui semblent dévorer le reflet même des sapins noirs du bord du lac.

Méfiez-vous des enthousiastes, des têtus déterminés, des fringants motivés qui roulent à travers la vie à fond la caisse et qui font en sorte que vous les sortiez du pétrin, à défaut de quoi c'est vous qui passeriez pour un pisse-froid, un égoïste, un insensible, bref, une saloperie vivante que tout le monde préférerait voir morte en lieu et place de l'autre abruti qui vous a entraîné malgré vous dans l'aventure. Quand je dis aventure, c'est pour user du vocabulaire de l'abruti, en réalité, pour vous, il vaudrait mieux parler de galère.

L'enthousiaste têtu qui le concerne, alors qu'il se gèle les couilles sur ce ponton, s'est mis en tête de renflouer l'épave,

j'aurais pu dire le cercueil, qui s'est abîmé voilà plus de soixante ans, entraînant avec lui une trentaine de personnes et l'accent circonflexe de la cime, pauvre bête ! Et tout le monde de trouver ça charmant !

Comme, de tous ces ignorants, aucun n'est capable de concevoir le danger mortel qu'il y a à foutre la tête dans l'eau en confiant sa vie à un détenteur qui n'en a rien à foutre que vous buviez la tasse, il a été désigné à l'unanimité conseiller-sauveteur-réanimateur car il est le seul qui a les compétences suffisantes pour réaliser que la chose n'est vraiment pas raisonnable.

– Que tu le veuilles ou non, il ira – lui disions-nous – le laisser partir seul serait le regarder se suicider ! Même si nous savons maintenant que tu es un lâche, tu ne serais pas un salaud, en plus !

Bon, ils savent qu'il est lâche, c'est toujours ça de gagné : il peut faire l'économie d'essayer de les faire changer d'opinion à son sujet et le voilà désigné volontaire lâchement résigné à accompagner l'autre têtue.

D'ailleurs, cette expédition tient plus du happening que de la plongée car il n'a pu vérifier aucune des données qui lui ont été transmises par les abrutis associés : ni la profondeur, ni le mélange gazeux.

Il a déterminé au pif un temps de plongée et des paliers de décompression comme si on devait rester un quart d'heure à soixante mètres comme l'abruti le lui a affirmé. Tout ce dont il est certain, c'est de la température de l'eau : il y a peu de degrés et ce sont les plus froids, évidemment !

Il est donc assis sur le ponton, les palmes au ras de l'eau encore agitée par le plongeur véhément de l'enthousiaste imbécile. Allez zou, puisqu'il faut y aller, il se lance

Il a un instant de suffocation quand l'eau glaciale lui griffe le visage et s'insinue dans la combinaison où elle vient remplacer l'eau tiède dans laquelle il l'a trempée.

Il allume sa torche étanche et c'est le choc, il ne voit rien, pas même le faisceau de lumière que révélerait les impuretés microscopiques en suspension. L'eau est tellement pure qu'elle en semble morte.

La seule chose qu'il voit c'est la surface car il en tombe une lueur grisâtre qui disparaît sous l'eau en ne s'accrochant à rien.

Des spasmes lui secouent le diaphragme qu'il essaye de maîtriser en respirant calmement, avec parcimonie. Bon, où est donc l'autre imbécile ! Il fait un tour d'horizon, se tourne et se retourne sans parvenir à le situer.

Brusquement, des profondeurs monte la lueur d'une torche qui tournoie et descend lentement le long de la paroi. L'autre fou est parti tout seul, sans l'attendre ! Il vide ses ballasts et se lance à sa poursuite en chipotant sur sa respiration pour descendre plus vite.

Bon dieu, il descend à fond la caisse ! Il faut qu'il le rattrape avant que ne survienne un drame. Le rayon de sa torche glisse sur la roche noire et lisse et les mètres défilent.

Au fond, il n'a pas tort, plus vite on descend moins on aura à faire de palier à la remontée mais la première règle de la plongée c'est de ne pas partir seul, il file donc à la poursuite de celui qu'il devrait guider alors qu'il interprète les éclats lumineux de la torche de ce dernier comme des signaux qui lui sont faits pour qu'il le rejoigne.

Quarante mètres, l'euphorie commence là. Je parle de la narcose de l'azote. Il sait qu'il y est sensible parce qu'on le lui a dit mais en ce qui le concerne il n'y croit pas trop et cette plongée qui l'angoissait va se dérouler les doigts dans le nez.

C'est moins terrible qu'il ne l'envisageait et il comprend que tout le monde ait pu se fier de ses appréhensions. Il a maintenant l'impression de descendre dans un puits au fond duquel s'enfuit la torche de son compagnon de plongée.

Ah ce cher... ce cher comment déjà ? Il a oublié son prénom. Gustave... ou Balthazar ? Il a hâte de remonter pour boire un canon avec lui. Un cognac ! Ou peut-être un armagnac ! Il en a vu qui

traînait dans la villa du lac et bêtement il a jugé que ce n'était pas prudent avant de plonger. Quel père la rigueur !

Quatre-vingts mètres ! La torche devant et au-dessous de lui semble arrêtée. Il l'attend ou peut-être a-t-il trouvé l'épave. Encore une quarantaine de mètres et il l'aura rejoint.

Cent vingt mètres ? Il aurait juré que c'était plus ardu que ça. Finalement, les plongeurs sont d'un formalisme ! De vrais fonctionnaires ! Il atteint enfin la torche de Gustave.

– Arthur ! Où restes-tu, petit galopin !

Cet imbécile de masque l'empêche de voir Balthazar. Il le garde parce qu'il se souvient que l'eau est froide. Quoi que... Elle n'est plus si froide que ça. Il regarde ses instruments. À combien a-t-il dit qu'on était, déjà ? Il voit qu'il y a moins de degrés qu'à la surface mais ils doivent être plus chauds. Pas d'Alain.

C'est bien Alain son prénom ? Il ne sait plus. Sa torche fouille l'abîme sous l'endroit où il a trouvé la torche que Jeannot lui a laissée comme repère et son rayon accroche les superstructures de l'épave, à quelques dix mètres plus bas. Bernard doit déjà y être. Sans lumière il ne doit pas y voir grand-chose.

Il ramasse la torche délaissée et descend vers l'épave. En tournant autour de la coque, il voit que celle-ci est perchée sur un ressaut de la falaise. Derrière c'est le noir. Le grand noir, comme on dit le grand bleu. Il a peur de ce noir-là. Il y avait quelqu'un avec lui, non ? Il ne sait plus. Ne jamais plonger seul, c'est la règle.

Mais il n'est pas vraiment seul. Il sent une présence. Ah c'est lui, il voit ses palmes ou quelque chose d'approchant disparaître derrière la poupe.

– Tu crois en Dieu ?

La question éclate dans sa tête comme si elle avait été proférée à l'intérieur. Il se pose la question. Comment lui refuser la réponse !

– Je ne crois pas en Dieu mais j'ai peur du noir ! C'est un début, non ?

Il sent une présence. Tu ne la sens pas toi ? Il se retourne. Sébastien ou quel que soit son nom, lui fait signe depuis le pont de l'épave. Il

n'aurait pas dû retirer son masque, il va prendre froid ! À quoi joue-t-il et que peut-il voir sans torche. Un aveugle a-t-il peur du noir ? Il s'accoutume à sentir une présence. Jean-Vincent est passé subrepticement derrière lui et lui donne une grande claque dans le dos. La coque de l'épave se précipite sur lui. Le choc l'étourdit et le fait rire bêtement. Il a perdu le sens du haut et du bas.

– Tu veux remonter ? Alors tu n'as qu'à suivre les bulles !

– Tu veux rire ! Elles vont vers le bas ! Ce sont les bulles qui sont désorientées. Je sens bien que c'est de l'autre côté qu'il faut aller !

S'il reste, il va se faire manger, il le sait. Il sent une présence. Il se retourne. Gustave est bien là qui le regarde avec sa tête de poisson chat, ses lèvres épaisses et ses yeux comme deux petites perles noires. Il a de plus en plus une tête de silure, il faudra qu'il fasse quelque chose s'il ne veut pas que cela s'aggrave.

Brusquement le voile se déchire et il comprend tout de la vie : non solum il faut manger pour vivre sed etiam il faut manger pour vivre. Quoiqu'il faille aussi manger pour vivre. De plus, vivre c'est survivre à la présence qui veut manger pour vivre en se gavant de ce qu'elle veut manger pour vivre. Se gaver est le moyen et le but de la vie. Comme le serpent qui se gave de sa propre queue.

– Alors, tu crois en Dieu ?

J'ai foi en... En quoi, déjà ? Ah, c'est cela : il croit au silure des profondeurs et à son gilet stabilisateur. C'est une foi aveugle car rien ne confirme, à part les lois de la physique, qu'il saura retrouver le chemin de la surface. Qu'importe, il tire sur la chevillette pour gonfler sa collerette stabilisatrice et advienne que pourri.

Il a crevé la surface comme un missile intercontinental lancé depuis un sous-marin. Cela faisait bien dix minutes que nous aurions dû nous demander où il était passé. Pour être francs, nous l'avions un peu oublié. Depuis que l'autre abruti, quel est son nom déjà, était sorti de l'eau aussi vite qu'il y était rentré en déclarant que, décidément, elle était trop froide et qu'il préférerait boire un

coup en restant au chaud, nous étions restés sur le ponton en faisant d'autres projets d'avenir.

Il est retombé dans une gerbe d'eau glacée, inerte, et il a fallu l'en sortir, sans quoi il y serait encore vauté. Cela n'avait pas l'air d'aller très fort et il n'avait pas bonne mine, c'est le moins que l'on puisse dire.

Il avait donné des instructions à suivre si les choses tournaient mal. Enfin, je suis sûr qu'il l'avait fait mais personne n'était capable de dire de quoi il retournait et ce qu'il fallait commencer par faire et éviter de faire.

Quelqu'un se souvint qu'il avait parlé d'un hôpital. Enfin on retrouva la liste de ce qu'il fallait faire en cas d'accident sous la tasse de chocolat que l'autre abruti, son compagnon de plongée, était en train de siroter rêveusement pour se réchauffer.

Sur la liste, en première ligne, souligné en rouge et sous la marque circulaire d'une trace de chocolat au lait, il avait écrit l'adresse de l'hôpital le plus proche possédant un caisson de décompression. C'était sûrement l'occasion d'en profiter !

Nous avons un peu discuté pour savoir quelle voiture nous prendrions, vu qu'il était quand même trempé. Finalement nous avons pris le fourgon de l'autre abruti, quel que soit son nom, qui nous a fait d'ultimes recommandations pour ne pas gâter le skaï de sa banquette arrière que nous avons dépliée pour un faire une couchette sommaire.

Il s'est mis lui-même au volant car il avait une piètre confiance dans nos compétences en matière de conduite automobile et nous avons pris la route. Avec prudence, le moteur étant en rodage. L'un de nous, ne me demandez par lequel, pour mettre en évidence notre furieuse lenteur, trouva malin de lâcher :

– Range-toi sur le côté, il y a un corbillard qui veut nous doubler ! Ce n'était pas fin, je le reconnais, même si nous éclatâmes tous de rire et qu'il y avait un fond de vérité dans cette blague : un corbillard l'aurait livré plus vite que nous à l'hôpital où nous finîmes quand même par arriver malgré l'abruti qui conduisait en

regardant la banquette arrière pour surveiller les dégâts qu'y faisait notre noyé.

Tout compte fait, il s'en est pas mal tiré :

- Pneumothorax barotraumatique ! – a lâché l'interne
- Ah bon ! Sans gravité donc...
- Son état est sérieux...
- Le nôtre aussi !

L'abruti demanda à l'interne s'il pouvait récupérer sa couverture et si on pouvait lui parler.

- Il n'a pas remonté ma torche étanche et m'a salopé le cuir en skaï de ma banquette... Et je ne compte pas le transport !

L'interne le regarda pensivement.

- Il a parlé pendant qu'on le mettait dans le caisson. C'est vous l'abruti qu'il accompagnait ? Il a dit qu'il vous avait pris pour un silure. Maintenant, je comprends sa méprise...